

CONTRE-PROPAGANDE FICTIONNELLE

DES ACTEURS, VENUS EN TOURISTES EN CORÉE DU NORD, INTERPRÈTENT UNE COMÉDIE DRAMATIQUE CLANDESTINE

L'exercice était périlleux, au risque même d'être indécent : peut-on jouer la comédie dans un pays en état de guerre permanent et, surtout, à l'insu d'une population - oppresseurs autant qu'opprimés - soumise à un conditionnement idéologique extrême ? Autrement dit : peut-on s'amuser de la détresse paranoïaque d'autrui, fût-elle le vecteur des pires menaces ?

Voir le pays du *Matin-Calme*, la fiction réalisée en Corée du Nord par Gilles de Maistre et diffusée vendredi 23 septembre sur Arte, évite cet écueil. Fondée sur une intrigue qui évoque la situation misérable du pays et l'espoir pour quelques-uns de pouvoir s'en évader, le film, sans malice aucune, nous fait pénétrer, selon les termes de son auteur, au cœur d'un système qui « marche sur la tête ».

Les acteurs sont arrivés comme des touristes ordinaires. Si tant est que l'adjectif puisse s'appliquer à une destination où l'on est, d'emblée, dépossédé de son passeport et de son téléphone portable, et où la présence constante de deux « guides » (l'un pour surveiller l'autre, sait-on jamais !) est la condition sine qua non de toute visite.

ÉPUISSANTS RITES PROTOCOLAIRES

Après s'être retrouvés en gare de Pékin, voici donc que Patrick (Patrick Azam), Audrey (Audrey Dewilder), Laurent (Laurent Gernigon), Aurélie (Aurélien Gourvès), Simone (Simy Myara) et Mahman (Maka Sidibé) débarquent à Pyongyang, la capitale de la République populaire démocratique de Corée (RPDC). Muni d'un Caméscope grand public pour ne pas éveiller les soupçons, Gilles de Maistre est la part immergée de cette aventure documentaire scénarisée. Présent aux yeux de ses hôtes, il s'efface au regard de ses acteurs, pour que la fiction puisse prendre corps.

Pris en charge par « M. Jan », leur principal accompagnateur, embarqué sans le savoir dans l'histoire, notre groupe se prête aux incessants et épuisants rites protocolaires,



Patrick Azam, Laurent Gernigon et leur « guide » dans « Voir le pays du *Matin calme* », de Gilles de Maistre.

MAI-JUIN PRODUCTIONS

manière pour le régime d'étourdir le visiteur trop regardant. Passages obligés : les sites érigés à la gloire de Kim Il-sung, leader défunt mais éternel de la RPDC, et les spectaculaires chorégraphies bigarrées, dont Arirang. Ce thème ancien et traditionnel de la péninsule coréenne, des deux côtés de la zone démilitarisée, exalte un art inégalé autant qu'inquiétant de la synchronisation de masse. Tout en se prêtant sans illusion à cette mise en scène plus que parfaite, nos acteurs clandestins jouent en douce la leur.

Ont-ils été écoutés, voire observés, notamment dans les méandres du Yanggakdo Hotel - sa boutique sans âme, son casino tenu par les Chinois et son restaurant panoramique désert -, un établissement de Pyongyang réservé aux rares visiteurs occidentaux, et dont il est interdit de s'éloigner seul ?

Nul ne le saura jamais. Malgré tout, les séquences tournées « à l'arrache », à partir d'un système de codes convenus avant le départ, ont, à l'évidence, déconcerté certains témoins, dont M. Jan, qui ne manque pas de le confier, hors champ, à certains de ses compatriotes.

Voir le pays du *Matin-Calme* (phrase extraite de la chanson d'Henri Salvador *Syracuse*, dont la mélodie apaise cette échappée attristante) ne se regarde pas comme un téléfilm ou un documentaire ordinaire. Derrière chaque plan, chaque propos d'acteur, le pouvoir nord-coréen, glorifié par un décorum de Luna Park, déploie son implacable propagande. C'est la principale limite de cette fiction, mais aussi son intérêt. ■

Jean-Jacques Larrochelle

Vendredi 23 septembre à 20 h 40 sur Arte

« J'AI FILMÉ EN CAMÉRA CAMOUFLÉE, PAS CACHÉE »

GILLES DE MAISTRE, RÉALISATEUR DE « VOIR LE PAYS DU MATIN CALME », REVIENT SUR CETTE EXPÉRIENCE INÉDITE DE FICTION

Pourquoi avoir voulu tourner un film en Corée du Nord, forcément à l'insu du régime ?

C'est comme visiter la Russie staliniste des années 1930. J'étais attiré par le côté médiéval, archaïque, de ce type de système. Le projet en Corée du Nord répondait à la demande d'Arte de poursuivre l'expérience « Fiction dans le réel » que j'avais débutée au Tchad [Prix spécial du jury au Festival de La Rochelle en 2009], en plein cœur d'une situation de misère. Il s'y passe des choses que l'on ne peut pas raconter seulement par la voie documentaire. La fiction permet d'offrir un autre regard.

N'y a-t-il pas un risque d'instrumentaliser une situation oppressive à des fins de divertissement ?

Il n'y a pas que la question théorique de savoir d'où l'on filme. La question est : qui est légitime de le faire ou pas ? J'ai vingt-cinq ans de carrière journalistique. A propos du Tchad et de la Corée du Nord, je me suis demandé comment en parler autrement. J'ai filmé en caméra camouflée, pas cachée. Nous projetons le spectateur dans ce voyage touristique. Même s'il y a une certaine jubilation professionnelle à travailler dans des lieux offrant de telles choses, fusent-elles troubles.

Comment s'est préparé le film ?

Nous avons fait le casting sans préciser aux acteurs la destination. Je leur ai seulement parlé du risque lié au fait que nous ne serions pas autorisés à filmer. Ils ont tous dit « Banco ! ». Trois mois avant le départ, ils ont été informés des détails. Je leur ai notamment parlé de la question de la distance, du respect envers les Nord-Coréens.

Et une fois sur place ?

Il n'y avait pas de scénario. Tout a été appris par cœur. Il y avait, par exemple, une blague 37 ou la 73, équivalente chacune à une scène. Si je gardais la caméra dans la main droite, on continuait ; dans la main gauche, on arrêtait. Ceux qui ne tournaient pas étaient chargés

de distraire le guide. Le pays est si déconnecté du réel qu'il est probable que le régime ne sache jamais ce que nous y avons fait.

Vous avez aussi tourné en Corée du Sud. Pourquoi ?

Nous l'avons fait pour les scènes les plus intimes. Nous n'avions pas intérêt à prendre de risques inutiles au Nord pour des situations de pure comédie.

Comment sont revenus les acteurs ?

Aucun des six n'a eu la même réaction. Certains ont pleuré à chaudes larmes. D'autres ont considéré que vivre sans mail et sans portable, c'était finalement pas si mal... ■

Propos recueillis par J.-J.L.